



AU SERVICE DES ORTHODOXES DE LANGUE FRANÇAISE

FEUILLET DE ST SYMÉON

N°338 DIMANCHE DE LA CROIX

Le présent feuillet complète pour le dimanche de la Croix les feuillets n°7, 67, 119, 172, 229 et 282, feuillets que l'on peut télécharger sur le site <https://saintsymeon.fr>

**Dimanche de la Sainte Croix
(Hb 4,14-5,6 ; Mc 8, 34-9,1)**



**Homélie prononcée par le P. Boris Bobrinsky
le 13 Mars 1988**

Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit.

« Je n'ai pas eu la pensée de savoir parmi vous autre chose que Jésus Christ », dit saint Paul, « et Jésus Christ crucifié » (1 Cor 2, 2). C'est cette Croix du Christ qui est là au milieu de l'église, au milieu du grand Carême, plantée aussi dans notre propre cœur depuis notre baptême. Cette Croix du Christ résume en elle tout l'amour de Dieu, cet amour qui s'offre en sacrifice pour la vie du monde, toute la souffrance du Christ, toute la révolte de l'homme mais aussi le retour du fils prodigue et l'accueil du Père aimant. « Quand j'aurai été élevé de la terre », dit Jésus, « j'attirerai tous les hommes à moi » (Jn 12, 32). Cette parole énigmatique de l'Évangile de Jean prend son sens bien sûr à l'Ascension, mais elle prend son sens déjà à la Crucifixion. L'évangéliste ajoute que Jésus disait cela pour signifier de quelle mort le Fils de l'homme devait glorifier Dieu (Jn 12, 33). Il y a dans cette élévation de terre un rappel du mouvement unique de la Croix vers le ciel. Sur la Croix, Jésus, élevé de terre, étend ses bras pour attirer tous les hommes à lui.

Cette extension des bras de Jésus sur la Croix résume tous les mystères de notre salut. « Le Père m'aime parce que je donne ma vie... Personne ne me l'ôte, mais je la

donne de moi-même », dit Jésus (Jn 10, 17-18). La passion du Christ se présente comme l'accomplissement d'une liberté absolue que rien ne peut contraindre. Ce qui peut sembler être l'initiative du mal et même la victoire de Satan ne l'est pas, car Satan ne peut forcer Jésus à étendre les bras. Les bras de Jésus sont toujours étendus, car Jésus est toujours en prière.

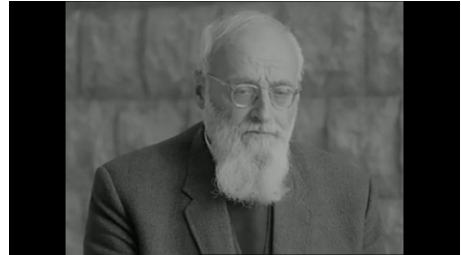
C'est le premier sens que nous pouvons retenir, que Jésus étend les bras dans un geste de prière, comme le fait la Mère de Dieu, comme le font les saints. Saint Jean Climaque dit dans son *Échelle* que « l'élévation des bras est un des gestes fondamentaux de la prière. Si, pour différentes raisons, vous ne pouvez pas élever vos bras extérieurement, élevez les bras de votre cœur ». Par conséquent, la simple élévation des bras constitue une attitude effective d'imploration, de supplication. « Je prierai le Père », dit Jésus lui-même, « et Il vous donnera un autre consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous, l'Esprit de vérité » (Jn 14, 16-17). Jésus est toujours en prière, il a toujours les bras élevés, parce que le Père et moi, « nous sommes un » (Jn 17, 22). La prière de Jésus est à la fois une prière de son humanité et de notre humanité en lui, c'est la prière d'obéissance de l'homme Jésus et de tous les hommes en lui. Au-delà de cette obéissance, il y a l'amour infini, la connaissance suprême, l'unité totale du Père et du Fils dont la volonté est commune, même si Jésus dit au Père : « Que ma volonté ne se fasse pas, mais la tienne » (Lc 22, 42). Et quand Satan le cloue sur la Croix, il ne peut rien faire d'autre qu'affirmer contre lui-même, à son insu et dans son ignorance du mystère de Dieu, que Jésus prie et priera pour toujours.

Il fallait néanmoins que Jésus assumât la mort, l'humiliation extrême « jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la Croix » (Ph 2, 8), selon les mots de saint Paul. Par ce fait même, il abolit la haine, il détruit l'inimitié entre Dieu et l'homme. Désormais la grâce de Dieu peut s'épancher, se répandre par l'Esprit Saint et à travers l'Église dans la vie humaine et sur le monde. La prière humaine peut de nouveau atteindre le trône de Dieu à travers le Christ, seul fleuve de prière dans lequel nos pauvres petites prières se fondent pour s'élever. Ainsi la Croix est le symbole de la souffrance que Jésus a assumée, mais aussi le symbole de son obéissance. Car finalement, c'est pour manifester son amour infini, « afin d'attirer tous les hommes à lui ». Le même geste d'étendre les bras exprime son amour total. Son amour veut embrasser, étreindre, rassembler, prendre sur soi et ramener vers le Père notre pauvre humanité déchue – cette brebis perdue dans la montagne que le pasteur prend sur ses épaules pour la ramener dans la maison du Père. Par conséquent, lorsque nous contemplons sur la Croix le Christ étendu, brisé, souffrant, je dirais plus que mort, nous ressentons paradoxalement un sentiment de paix, de confiance et de certitude. Car nous avons le sentiment de participer à la victoire du Christ sur les forces du mal, à la victoire de

l'amour sur la haine, parce qu'alors « l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint », dit saint Paul et l'amour de Dieu est victorieux. Lorsque nous nous prosternons devant la Croix du Christ, souvenons-nous que Dieu est amour et que c'est son amour qui nous sauve.

Amen.

Extrait de Boris Bobrinsky, *Viens Esprit de vérité !*, Paris, Le Cerf, 2024.



Homélie du père Lev Gillet

Au milieu du Carême, l'Église dresse devant nous la Croix du Christ. Deux autres fois dans l'année, le 14 septembre et le 1^{er} août, elle propose la Croix à notre souvenir et à notre vénération. Dans ces deux fêtes, l'adoration de la Croix est liée à des épisodes historiques. Mais la mémoire de la Croix, le troisième dimanche de Carême, fait seulement appel à notre *foi* et à notre *piété*. Il s'agit de proclamer le rôle de la Croix dans l'histoire du salut et de nous préparer à la vision, encore lointaine, de cette Croix qui, le Vendredi-Saint, sera érigée sur le Golgotha.

Pendant les matines, vers la fin de la grande doxologie, le prêtre place une croix sur un plateau orné de fleurs. Portant la croix au-dessus de sa propre tête, il sort du sanctuaire et de l'iconostase. Il est précédé de cierges allumés et d'encensoirs. Parvenu au milieu du temple, il dépose la croix sur une table. Il l'encense. Le Chœur chante : « *Nous adorons ta Croix, ô Maître, et nous glorifions ta Sainte Résurrection* ». Le peuple vient baiser la croix, qui reste ainsi exposée au milieu de l'église pendant toute la fête. Le sens de celle-ci est bien exprimé par ce chant de matines : « *Contemplant, en ce jour, la précieuse Croix du Christ, adorons-là dans la foi, réjouissons-nous et embrassons-là ardemment en implorant le Seigneur qui y a été volontairement crucifié, de nous rendre dignes d'adorer sa Croix très précieuse et d'atteindre le jour de la Résurrection, libérés de toute souillure* ».

L'épître lue à la liturgie nous exhorte, puisque nous avons Jésus pour Souverain Prêtre, de nous approcher avec assurance du trône de grâce, afin d'obtenir le pardon de nos péchés. « *Nous n'avons pas un grand prêtre incapable de compatir à nos faiblesses, car il a été éprouvé en tout d'une manière semblable, à l'exception du péché* ».

L'évangile nous rappelle les paroles si graves, si pressantes du Maître : « *Si quelqu'un veut me suivre, qu'il se renie soi-même, se charge de sa croix et me suive. Car celui qui veut sauver sa vie la perdra, mais celui qui perd sa vie à cause de moi et de l'Évangile la sauvera* ».

Suis-je prêt à suivre Jésus en portant la croix (non celle que j'aurai choisie, mais celle que lui-même placera sur mes épaules) ? Suis-je prêt à accepter toutes les épreuves ou souffrances qui peuvent m'advenir, comme une participation à la Croix du Sauveur ? Lorsque, tout-à-l'heure je m'approcherai de la croix exposée au milieu de l'église et déposerai sur elle un baiser, mon baiser sera-t-il celui d'un pécheur non repentant, le baiser de Judas, ou un geste respectueux et superficiel qui ne changera rien dans ma vie, ou un signe d'adoration, de foi, de tendresse qui engagera mon existence entière ?

L'évangile du jour s'achève sur une phrase : « *En vérité je vous le dis, il en est d'ici présents qui ne goûteront pas la mort avant d'avoir vu le Royaume de Dieu venir en puissance* ». Il ne s'agit pas ici du second et glorieux avènement du Christ, à la fin du monde. Il s'agit de cette venue du Christ avec puissance, inaugurée par la Pentecôte et dont la première génération chrétienne allait être témoin. Mais il s'agit aussi d'une venue invisible, non spectaculaire, du Royaume dans les âmes croyantes et ferventes. Oh, que telle puisse être mon propre destin, et que je ne meure pas sans que le règne de Jésus ait pris possession de mon âme !

D'après Moine de L'Église D'Orient, *L'An de Grâce du Seigneur* t. 2, Éditions An-Nour, p. 29-31.

La représentation du Christ en Croix

Par Hélène Bléré



Du VI^e au XI^e siècle environ, la tradition de l'art byzantin représenta le Christ crucifié avec les **yeux ouverts**. Elle voulait signifier par là l'aspect glorieux du Seigneur vainqueur de la mort et déjà ressuscité, toujours vivant, même sur la Croix.



La composition d'origine syrienne de cette icône s'appuie principalement sur le récit du quatrième Evangile (Jn 19, 17-37) et elle s'est largement répandue à Byzance ainsi que dans la partie occidentale de l'empire jusqu'au IX^e siècle environ. Au centre se trouve le Christ en croix, aux yeux grands ouverts et revêtu d'une longue tunique pourpre sans manches, le *colobium*^[1]. Son Corps très droit ne traduit nulle trace de douleur, ni l'affaissement entraîné par la mort. Comme le note Vladimir Lossky, le Christ est « *vivant, vêtu, impassible et triomphant* »^[2] et Son regard, plein de compassion et d'amour pour les hommes, se tourne en premier lieu vers Sa Mère. Un remarquable exemple de cette composition est visible sur une fresque du VIII^e siècle située à Rome^[3], commentée en ces termes par monseigneur Georges Khodr : « *Face à la croix donc, nous rendre opaques — même pour un court instant — à l'idée de la victoire qui vient serait admettre que la souffrance sauve, alors que nous savons pertinemment qu'elle n'est que l'expression de la damnation et de la décrépitude existentielle. Nous arrêtant en esprit devant la croix, nous ne pouvons pas la regarder uniquement comme l'instrument du supplice du Sauveur ; nous contemplons la croix et la vénérons 'car c'est par elle que la joie a rempli tout l'univers'. C'est pour cela que le Crucifié est figuré, dans l'art byzantin des origines, les yeux ouverts et revêtu de vêtements royaux. Il apparaît ainsi dans la plénitude de sa présence et de sa réalité : mort et pourtant roi* »^[4].



Studenica (Serbie) 14^e Siècle

Ultérieurement et d'une manière généralisée à partir du XI^e siècle, Jésus sera représenté sur la croix **les yeux fermés**, la tête inclinée et le corps dénudé, un simple tissu noué autour de la taille. Ce changement important sert à insister sur l'aspect naturel de la mort du Fils de Dieu, conformément à la condition mortelle de tout

être humain. Les représentations du Christ crucifié les yeux ouverts ne correspondaient pas en effet à l'affreuse réalité d'un supplice. Mais la comparaison s'arrête là, car il est question ici du Sauveur qui, selon le Credo^[5], n'est autre que la seconde Personne de la Trinité, en laquelle sont unies Ses deux natures — divine et humaine. C'est donc une réflexion théologique qui est à la base de cette représentation du Christ les yeux fermés. Il s'agit de montrer que, tout en demeurant vivant dans Sa nature divine et immortelle^[6], Jésus a souffert la Passion jusqu'au bout : Il est réellement mort dans Son humanité (en tant que Verbe de Dieu incarné). Car le passage — la « pâque » — vers Sa Résurrection devra s'effectuer *à travers et par* Sa mort, comme nous l'entendons dans l'Évangile : « *Puis il [Jésus] commença à leur enseigner qu'il fallait que le Fils de l'homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté par les anciens, les grands prêtres et les scribes, qu'il soit mis à mort et que, trois jours après, il ressuscite* »^[7]. Sur l'icône de la Descente aux enfers^[8], nous voyons le Christ ressuscité arracher Adam et Eve de leur tombeau. Les marques de Sa Passion restent visibles et présentes, que ce soit sous la forme des stigmates sur Ses mains et Ses pieds ou sous la forme de l'emblème de la Croix qu'Il tient dans Sa main gauche. Ces « détails » iconographiques sont en réalité des signes très forts sur le plan théologique et spirituel. Ils servent à souligner que le Ressuscité doit demeurer pour toujours « Celui qui est crucifié » (Mc 16, 6). Le philosophe Blaise Pascal écrivait : « *Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde : il ne faut pas dormir pendant ce temps-là* »^[9]. Pour que la victoire sur la mort soit complète, le Seigneur a dû emprunter le chemin de la Croix, montrant par là le chemin que tout homme doit suivre dès lors qu'il cherche la vie éternelle.

Extrait de Hélène BLERE, *Lumière Joyeuse -Le langage de l'icône*, Éditions Racine, 2014, Bruxelles, pp. 165-168.

^[1] Du grec *kolobos* : tronqué. Tunique à manches très courtes.

^[2] Cf. Vladimir Lossky, in *Le sens des icônes*, Cerf, Paris, 2003, p.168.

^[3] Fresque de la *mémoria* de Quiricus et Julitta, à Santa Maria Antiqua, sur le Forum. L'église appartenait à des moines qui avaient fui l'empire romain d'Orient, devenu iconoclaste.

^[4] Monseigneur Georges Khodr, *L'appel de l'Esprit*, Ed. Le Sel de la terre-Cerf, Paris, 2001, p. 32.

^[5] Symbole de foi de Nicée-Constantinople : « *Je crois en un seul Dieu, [...] Qui pour nous hommes, et pour notre salut, est descendu des cieux, s'est incarné du Saint-Esprit et de la Vierge Marie, et s'est fait homme ; [...] Qui a été crucifié pour nous sous Ponce Pilate, a souffert et a été enseveli* ».

^[6] Vladimir Lossky écrit : « *Le Christ est représenté nu, n'ayant qu'un linge blanc qui couvre ses hanches. Le fléchissement du corps vers la droite, la tête inclinée, et les yeux fermés indiquent la mort du Crucifié. Cependant son visage, tourné vers Marie, garde une expression grave de majesté dans la souffrance, expression qui fait penser plutôt à un sommeil : c'est que le corps du Dieu-Homme est resté incorruptible dans la mort* ». Cf. Léonide Ouspensky, Vladimir Lossky, *Le sens des icônes*, Cerf, Paris, 2003, p. 168.

^[7] Mc 8, 31.

^[8] Cf. Chapitre 4, L'espace-temps du Royaume, l'icône de la Descente du Christ aux enfers.

^[9] Blaise Pascal, *Un temps avec Pascal*, Cerf, Paris, 1998, p. 7.